

(à propos) de mon travail

J'écris, je filme et photographie la nuit, la marginalité, des situations de tensions : un tatoué primitif moderne, un travesti, un boxeur thaïlandais, un musicien free jazz, une femme flic...

Depuis *Tribal*, mon style c'est le portrait-fiction. Chaque fois, je vis une vraie rencontre avec un personnage réel mais j'ajoute à notre échange une dimension fictionnelle. Je choisis mes personnages parce qu'ils incarnent des valeurs qui croisent les miennes :

Tribal, Ron Athey, la rédemption par le tatouage.
Princess with a penis, les travestis, ces princesses avec un pénis et la question de l'identité sexuelle.
No shit, un boxeur thaï et mon engagement d'artiste.

Sloan, ces abus qu'on appelle cicatrices ou la femme flic et le récit de ses cicatrices.

Kovalan beach, la passion frère-soeur.

Extazy, un film illumination, un staccato d'images, *Extazy*, un état de vie.

Takuskan, the essence of life, une approche physique, par l'écriture de l'univers du musicien free jazz Cecil Taylor.

Out of touch, une expression symbolique d'une conversation téléphonique entre un homme et une femme : de la tendresse à la violence du malentendu.

Compton, un film haïku sur les homeless de los angeles.

Enough of Confucius, looking for Basquiat, 30 flashes sur le violent décalage existant entre le

(about) my work

I write, I film and photograph the night, marginality, situations of tension : a modern primitive tattooed artist, a transvestite, a thai boxer, a free jazz musician, a woman cop...

Since *Tribal*, I've conceived a new kind of film : the fiction-portrait. Each time, it is the result of a true encounter with a real character into which I add a fictional dimension. I choose my characters because they incarnate the values that cross mine :

Tribal, Ron Athey, redemption through tattooing.
Princess with a penis, transvestites, these princesses with a penis that raise the question of sexual identity.

No shit, a Thai boxer and my involvement as an artist.

Sloan, her excesses that we call scars or the woman cop.

Kovalan beach, the passion between a brother and a sister.

Extazy, a film illumination, a staccato of images, the spirit of extasy.

Takuskan, the essence of life, a physical approach, with words, of free jazz musician Cecil Taylor's creation.

Compton, about the homeless in los angeles.

Enough of Confucius, looking for Basquiat, 30 flashes about the gap existing between the korean temper and the confucianist society with its strict and complex laws.

Peace 1, is a synonym of lsd, a trip among lights

FOCUS

Chrystel Egal

tempérament sanguin des coréens et la société confucianiste aux codes stricts et complexes.

New York est mon excès, en sensations, un voyage à travers New York, le désir, la création, mes rencontres.

Peace 1, une réflexion sur les lumières qui nous entourent.. Une parabole sur la vie. Autant de flashes que d'étapes dans une vie, celle de l'ascension vers la paix.

Être enfant, Un haïku sur le regard de l'enfant et l'invention du bonheur.

Peace 2, Peace est le synonyme de lsd, un voyage de lumières avec la femme et la figure du cercle pour épicentres.

Construits comme des haïkus, chaque film tourné en Super 8, est le fruit d'une relation d'intimité et traduit une histoire de corps. Il prend place dans une installation où se répondent films, photographies et écriture. Je cherche à ressaisir les premières sensations de la rencontre, à recréer l'univers des pensées et des intuitions qu'elle a suscitées.

Par les images et les mots, j'affirme mes choix et les villes où je me mets en danger : New York, Los Angeles, Bangkok, Kovalam Beach, Vik, Geysers, Seoul...

Aucune œuvre n'est possible sans connaître parfaitement les lieux du risque.

© Chrystel Egal

with the woman and the figure of the circle as epicenters.

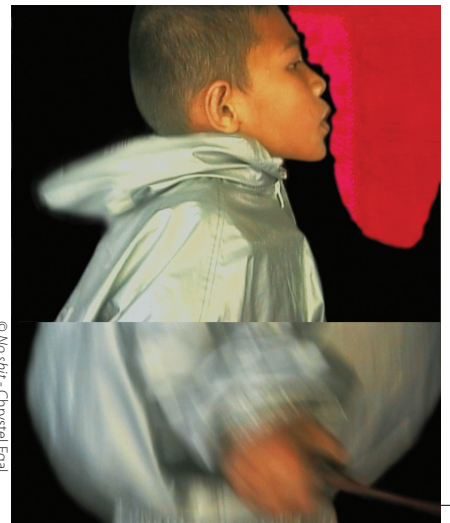
These films are haiku-portraits. Every fiction-portrait shot in Super 8, is the result of a relation of intimacy and the story of a body. It takes place in an installation where films, photos and texts respond to each other.

I try to bring back the sensations of the first encounter in order to recreate the universe of thoughts and intuitions it had revealed.

Through images and words, I stand for my choices and my places : New York, Los Angeles, Bangkok, Kovalam Beach, Vik, Geysers, Seoul... Places where I put myself in danger.

No film is possible without knowing the location of the risk.

© Chrystel Egal



© No-Strit - Chrystel Egal

Chrystel Egal

EXISTENCE EGAL ESSENCE

Chrystel Egal signe films ses vidéos. Alors, quoi : film ou vidéo? C'est égal. Chrystel Egal surgit dans le paysage vidé Chrystel Egal signe films ses vidéos. Alors, quoi : film ou vidéo? C'est égal. Chrystel Egal surgit dans le paysage vidéo à une époque (milieu des années 90) où la différence originelle entre cinéma et vidéo s'est évaporée. (1) La vidéo a fini par absorber son autre. Certes le cinéma continue bon an mal an, mais la vidéo règne, s'étend, y compris dans et par le cinéma. Faire du cinéma grâce à la vidéo ou appeler ses vidéos cinéma : même combat... déjà joué, gagné, perdu : l'existence de l'un a rejoint l'essence de l'autre.

Existentiellement, les films de Chrystel Egal sont des vidéos. Essentiellement aussi. Ils sont tous imprégnés de l'esprit du direct (voilà pour l'essence). Et taillés en forme de clip (voilà pour l'existence).

Prenons pour commencer *Takuskan, the essence of life* - onze minutes de trances graphiques dédiées au pianiste Cecil Taylor, un des prophètes du free jazz. (2) Essence? Tourbillon ! Off live, of course. Une caméra virevolte face à un tableau de mots écrits serrés, entrelacés, échevelés, désordonnés --- sans fin explorés, léchés, catapultés. Et là dessus, comme guidant la caméra valseuse : swing d'une bande son rock plus que jazz. Pas d'emprunt aux notes de Cecil. Mais une danse d'images et de sons taillés à la Taylor. Style pour style. Ainsi

Chrystel Egal calls her videos films. So, which one: film or video? It's equal. Chrystel Egal appeared on the video landscape at a time (mid 90s) when the original difference between cinema and video disappeared. (1) Video ended up absorbing its other half. Of course the cinema continues year in, year out, but video reigns, is expanding, including in and through cinema. Making movies with video or calling one's videos cinema: same difference... already played, won, lost: the existence of one touches the essence of the other.

Existentially, the Chrystel Egal's films are videos. Essentially also. The live spirit pervades them all (that's the essence). And tailored in a clip format (that's the existence).

Let's begin with *Takuskan, the essence of life* - eleven minutes of trancelike graphic images dedicated to the pianist Cecil Taylor, one of the prophets of free jazz. (2) Essence? Whirlwind! Off live, of course. A camera twirls around facing a board of written words that are tight, interlaced, frenzied, uncoordinated --- endlessly explored, licked, catapulted. And on top of that, as if guiding the dancing camera: the swing of a rock soundtrack rather than jazz. No borrowing from Cecil's notes. But a dance of images and sounds tailored à la Taylor. Style for style. Thus the tribute to the "composer improviser" is meant to be the equal of her art of

FOCUS

Chrystel Egal

l'hommage au « compositeur improvisateur » se veut l'égal de son art de griffer l'instant. Immersion par imitation et décalage réunis : la pulsation des plans répond à la pulsation des notes comme deux phrasés superposables. Un film ça? Non, une performance infinie. Un direct infatigable. Un acte de télévision pure. Où vient s'imprimer comme un sceau d'immédiateté la voix de l'artiste tressant, façon speaker de news, en guise de compliment un complément d'information.

Parler non pas avec des images mais dans l'image, c'est le propre de la télévision, pas du cinéma. (3) Parler à voix nue ou à mots crus écrits, c'est égal.

Voir par exemple *Enough Confucius, Looking for Basquiat*. Bien que française, Egal adore les titres anglais. (4) Il est vrai qu'elle a longtemps vécu en Californie, à New York. Où elle a beaucoup filmé. Pas cette vidéo cependant, malgré son titre international, qui, réalisée en Corée, s'adresse en premier lieu aux jeunes coréens. Afin de les exhorter à changer leur façon de penser, à se révolter contre les traditions qu'on leur impose, eux qui rêvent d'un autre monde (conflit de civilisation que condense bien ce mot d'ordre cinglant placé en titre : A bas Confucius, vive Basquiat) Chrystel Egal balance une suite de pensées claquant comme des gifles sur la surface lisse d'un réel dans lequel nous pouvons reconnaître aussi le notre (formaté par une globalisation qui ne pèse pas que sur la Corée). Traversée du fleuve Han. Erotise ton agenda. Ronde de visages fermés. Sois tonique, pas tragique. Valse des enseignes en néon. Stop karaoke, make love. Défilé

capturing the moment. Immersion by a combination of imitation and variation: the beat of the shots answers the beat of the notes like two superimposed phrasings. That's a film? No, an infinite performance. A tireless live show. An act of pure television. On which the voice of the artist, weaving, like a news anchor, adds information by way of a compliment.

Speak not with images, but in the image, that's the distinctive feature of television, not cinema. (3) Speak unreservedly or with obscenities, it's the same thing.

See for example *Enough Confucius, Looking for Basquiat*. Even if she's French, Egal loves titles in English. (4) It's true that she lived for a long time in California, in New York. Where she filmed a lot. Not this video, however, which, in spite of its international title, was made in Korea and primarily aimed at young Koreans. In order to urge them to change their way of thinking, to revolt against the traditions that are imposed on those who dream of another world (conflict of civilization that this scathing slogan in the title condenses well: Down with Confucius, long live Basquiat). Chrystel Egal lets fly with a series of thoughts that slap the smooth surface of a reality in which we can also recognize our own (formatted by globalization that doesn't only affect Korea.) Crossing the river Han. Erotise ton agenda. A circle of closed faces. Sois tonique, pas tragique. A profusion of neon signs. Stop karaoke, make love. A parade of young girls in uniform. Jette le rêve américain, étudie ici et maintenant. A downpour of exploding letters. Casse tes habi-

de jeunes filles en uniformes. Jette le rêve américain, étudie ici et maintenant. Pluie de lettres explosées. Casse tes habitudes, révèle tes secrets. Tambours rituels. Apprivoise le chaos, rejette l'ordre. Cérémonie chamanique. Sois sensible comme un chaman. Farandole de lumières. Moins d'érudition, plus de critique. Autant d'incitations à vivre libres, mitraillées entre deux vagues d'images travaillées à même le mouvement, opérées à vif. En résumé, dans le noir - et dans le silence : Invente ton propre monde.

Et le silence, oui, car son apparition, brusquement, au final d'une bande son drue, percutante, totalement nourrie du martèlement des tambours ancestraux du pays du matin calme, attire l'attention sur la manière dont l'artiste invente, elle, de son côté son propre monde (car ce qu'elle prône pour les autres, elle s'efforce de l'accomplir elle-même). (5) Un monde rude de visions coupantes arc-boutées sur des flux sonores d'une grande beauté.

Mises bout à bout les vidéos de Chrystel Egal, composent une suite musicale fascinante d'étrangeté. Au sens où l'on parle d'attracteurs étranges. Et c'est bien ça : d'une œuvre à l'autre, on sent circuler entre bande sons et bandes images le même jeu d'attractions déterminantes et pour le souffle visuel et pour la pulsation musicale. Chacun obligeant l'autre à se dépasser. Face à ces ambiances soutenues de rythmes divers mais parfaitement homogènes (de la mélodie indienne gravée en 1928, qui trame *Destiny*, au staccato électronique du groupe Scorn qui structure *Existence* et *Earth, Water, Fire*, en passant par la suave mélodie signée

tudes, révèle tes secrets. Ritual drums. Apprivoise le chaos, rejette l'ordre. Shamanic ceremony. Sois sensible comme un chaman. Farandole of lights. Moins d'érudition, plus de critique. All encouragements to live freely, bombarded between two waves of images wrought right in the movement, instantaneously. In sum, in the dark – and in the silence: Invente ton propre monde.

And silence, yes, because its sudden appearance, at the end of a heavy, forceful soundtrack, feeding off the pounding of ancestral drums of the country of the calm morning, attracts attention on the way the artist invents her own world (because what she recommends for others, she makes an effort to follow herself). (5) A rough world of cutting visions pressing against the flood of extremely beautiful sounds.

Put end to end, Chrystel Egal's videos make up a fascinating musical suite of strangeness. In the sense that one speaks of strange attractors. And it is exactly that: from one work to another, one feels the movement between the soundtracks and the images the same game of attraction that are determining for both the visual inspiration and for the musical beat. Each forcing the other to excel. Facing these strong atmospheres of diverse yet perfectly homogeneous rhythms (from the Indian chant recorded in 1928 that laces *Destiny*, to the electronic staccato of the group Scorn that gives structure to *Existence* and *Earth, Water, Fire*, to the suave melody by Goldfrapp, the sound framework of *Être enfant*), the images, captured by the sweat of her brow, edited like the waves of the electro-

FOCUS

Chrystel Egal

Goldfrapp, ossature sonore d'*Être enfant*), les images capturées à la force du poignet, montées comme des courbes d'électrocardiogrammes, dressent la dentelle sans cesse ondoyante d'une flamme que rien n'arrive à éteindre. Flamme de la révolte devant la cruauté du monde réel. Refus de la nostalgie et de l'enfermement narcissique. Ouverture à l'autre. Curiosité fraternelle. Pitié sans condescendance. Battement de trames à l'unisson des humains multiples, pris à la fois dans leur singularité (un boxeur thaï, des travestis, le roi des tatoués de Los Angeles, le sculpteur Alain Kirili) comme dans leur masse (les SDF de Compton accrochés à leur caddy comme à une bouée de sauvetage). L'existence, quoi !

L'existence, ça se clip ? Et comment ! Y en qui savent. Les films de Chrystel Egal ne sont jamais très longs. Mais toujours denses, haletants, ciselés.

Trois minutes lui suffisent pour peindre la misère de ces laissés pour compte qui errent avec leurs affaires entassées dans un chariot de supermarché, et ce n'est pas du travail bâclé, une approche superficielle. Grâce à un traitement esthétique (noir et blanc général succédant à une ouverture sur un faisceau coloré comme pour mieux induire l'idée de basculement hors des normes, ralenti, pulsation d'une batterie lancinante comme un de profundis), les personnes filmées deviennent des emblèmes. Elles passent devant nos yeux pour d'in vraisemblables et pourtant vrais habitants d'un monde qui est le nôtre et que nous ne voulons pas voir. La brièveté de leur passage dans les images les incruste davantage dans nos mémoires. On se

cardiogram, running like an endlessly undulating flame that nothing succeeds in blowing out. Flame of the revolt faced with the cruelty of the real world. A refusal of nostalgia and of narcissistic confinement. Opening up to others. Fraternal curiosity. Pity without condescension. Beating of image frames in unison of multiple humans, shot in their singularity (a Thai boxer, transvestites, the tattoo king of Los Angeles, the sculptor Alain Kirili) as well as in the mass (the homeless of Compton clinging to their cart like it's a life jacket). Existence, you know!

You can film existence? Sure! Some know. Chrystel Egal's films are never very long. But always dense, suspenseful, polished.

Three minutes are enough for her to paint the poverty of those left behind who wander with their belongings piled up in a supermarket cart, and it's not a shoddy job or a superficial approach. Using an esthetical treatment (black and white leads to a colored beam as if to better infer the idea of falling out of the norm, slowing down, the pulse of a piercing battery like a de profundis), those filmed become a symbol. They pass before our eyes for unlikely yet real inhabitants of a world that is ours and that we don't want to see. The brevity of their appearance in the images embeds them more into our memories. We remember these slow phantoms, floating along the sidewalks, ignored by the other passers-by. The cinema of the reality is surpassed, defeated, by written video that bets on the searing intensity of what is similar to, yes, a video clip. (6)

souvent longtemps après de ces fantômes lents, flottants le long des trottoirs, ignorés des autres passants. Le cinéma du réel est ici dépassé, battu, par une écriture vidéo qui parie sur la fulgurance de ce qui s'apparente, oui, à un clip. (6)

Et où mieux que dans le clip le cinéma s'est avéré soluble dans la vidéo, et vice versa? La preuve : les vidéos de Chrystel Egal passent indifféremment, c'est à dire aussi bien, dans les musées d'art contemporain que dans les boîtes de nuit. Danser plutôt que gémir, beau programme. Créer une prégnance entre images et sons telle que le film au moment où il mue vidéo bascule dans la transe. Quoi de mieux?

Mon texte s'arrêtait là quand je l'ai envoyé à Chrystel, et je regrettais de ne pas avoir réussi à y inclure ceci ou cela, en particulier une allusion laudative au film (ou vidéo? je ne sais plus) qu'elle a composé en réponse à mon invitation à participer au docu-fiction que j'ai réalisé sur la masturbation, pour Arte, « M la maudite », transe qu'on pourrait appeler takuswoman, qui résonne avec son Takuskan dédié à Cecil Taylor. Mimétisme de l'objet par le sujet, prononçant à perte de corps l'équation : création égale sexualité. Voilà qui est fait dans l'après coup des notes que mon texte a suscité quand l'artiste a lu ce que je dis d'elle et en a produit un prolongement. Preuve qu'avec Egal, point final égale à suivre. Compris? Donc... guettons la suite. Poursuivons. Re commençons sans fin. Le plaisir c'est ça, le désir même que ça ne s'arrête pas.

© Jean-Paul Fargier

And where better than in a video clip that cinema turned out to be soluble in the video, and vice versa? For proof: Chrystel Egal's videos are shown indiscriminately, or equally as well, in museums of contemporary art as in night clubs. Dance rather than groan, nice lineup. Create vividness between images and sounds such that the film, at the moment it turns into video, plunges into a trance. What's better than that?

My text stopped there when I sent it to Chrystel, and I regretted not being able to include this or that, in particular a laudatory allusion to film (or video? I don't know anymore) that she made to answer my invitation to participate in the docu-fiction that I made about masturbation for Arte, "M la Maudite", a trance that could be called takuswoman, which resonates with her Takuskan dedicated to Cecil Taylor. Mimicry of the object by the subject, proclaiming the equation of bodily loss: creation equals sexuality. The aftermath: my text gave rise to the notes that follow after the artist read what I wrote about her. She continues the discussion, proof that with Egal, the end equals more to follow.

Understood? Well... let's have a look at what follows. Let's continue. Continuously start over. That's the pleasure of it all, the very desire that it doesn't stop.

© Jean-Paul Fargier

Translated from French by Kevin Metz

FOCUS

Chrystel Egal

